

Un soi partagé dans l'agora

Richard Martel

Numéro 85, automne 2003

L'art et la vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, R. (2003). Un soi partagé dans l'agora. *Inter*, (85), 28–29.

Un soi partagé dans l'agora

Richard MARTEL

« L'art n'est pas la manifestation la plus précieuse de la vie. L'art n'a pas cette valeur céleste et générale qu'on se plaît à lui accorder. La vie est autrement intéressante¹. »

S'il n'y a d'art qu'actuel...

L'art et la vie, deux entités qui stipulent une existence en mouvement, des matières en relation d'échanges ; un questionnement de la relation, avec ou sans liens, dans l'enchevêtrement des substances ; des innovations dans la stabilité relative des composantes du vivant.

Il n'y a rien de stable, tout serait du corruptible et de l'agencement comme le souligne Pic De La MIRANDOLE : « Les trois principes des choses naturelles : la matière, le mouvement et la forme². » Dans l'économie de la prostitution, l'individu-consommateur se transforme en un système de pleins et de vides. La course devant la vie est un témoignage de l'arbitraire, des catégories d'assimilation visant l'aliénation, le comportemental « chosifié » par la *spectacularisation* du vécu.

Le rapport de l'art et de la vie reste une axiomatique justifiant l'incursion des matières *sécrétionnelles* dans une relative danse des apparences.

Dans l'organisation centralisée des pouvoirs, la vie humaine s'apparente à la densité nécessaire du conditionnement. Ceci relèverait de l'univers central, fixé, nommé, globalisé au sens de l'économie, fondé sur la mathématisation du vivant.

Dans l'univers infini, le centre n'existe pas, il est nulle part. Mieux : précisément parce qu'il est nulle part, ce centre peut être partout... Dans l'univers infini, en effet, les plus grandes et les plus petites des agrégats (sic) atomiques jouissent d'une égale dignité ; la plus minuscule des puces est au centre de l'univers au même titre que la plus gigantesque des planètes... En reconnaissant à chaque individu singulier la même dignité, c'est donc la vie qu'on met au centre de l'univers infini : une vie infinie qui alimente et agite toute chose, qui a une valeur en soi, indépendamment de toute hiérarchie³.

Postuler l'osmose de l'éthique et de l'esthétique, c'est l'agglomération au sens de puiser dans la fusion de l'individu comme matériau social, mais une matière chaotique en dimension dynamique active, qui centre le statisme auquel nous aura habitués l'*instrumentalisation* des procédés et des composantes, dans l'éclat de l'apparent.

L'univers trouble des correspondances, dans l'enchevêtrement des oppositions ; il n'y aurait que la relative agglutination des méthodologies et des logistiques, dans l'ordre incontrôlable de la machinerie économique, qui prédomine au sens de donner une direction, de normaliser. L'art et la vie stipulent le digressif, l'imagination sautillant dans le rituel du politique comme dans la *mondification* du vécu.

La transgression des normes est une manière d'obtenir une relative séquence existentielle dans le magna social décisionnel et comptabilisant.

L'art et la vie, de Pic De La MIRANDOLE à BRUNO, des situationnistes à Robert FILLIOU, c'est une attitude envers les matériaux de l'art, et de la vie, dans les incertitudes des nommés, dans des univers où le poétique nous entraîne. Le performatif comme matière devient une « matériologisation » des corpuscules imaginaires, contre un emploi figé du temps et de l'espace ; tout peut se réorienter dans le phantasme généralisé des apparences, du grand spectacle de la domination, au sens où l'entend Mister BUSH. La posture de l'imposture ! « [C]'est la vie elle-même qui peut et doit devenir merveilleuse, et que la réalisation de l'art, c'est-à-dire son dépassement dans un nouveau « style de vie », n'a pas d'autre objectif⁴. » Depuis longtemps les artistes et les

poètes sont de la marginalisation, ce qui insinue paradoxalement la norme et la *centralité* finie de la pensée dans son rapport avec le monde, et le niveau de sa connaissance.

Dans un univers infini, sans centre, l'œuvre s'apparente à l'infini *directionnalisé*, où la matière s'effiloche, se déstabilise. Déjà à la fin des années soixante, FILLIOU commentait dans son désormais célèbre livre *Teaching and Learning as Performing Arts* : « Si l'enseignement et l'apprentissage deviennent des arts vivants – et si les artistes participent à cette mutation –, l'art deviendra participatif et anticipatif⁵. » La fonction de l'artiste sera dès lors la création de liens. En ce sens l'art pourra accomplir sa fonction de création de relations, de situations à construire, pour l'accomplissement d'un temps et d'un espace dégagés des contraintes de l'empire « média-économique ». Même le mot « lien », lié au concept latin, semble relativisé : « Le mot « religion » est dérivé étymologiquement de verbe latin RELIGARE (« lier », « nouer »), pour que soit davantage mis en évidence la fonction civile de parfait ciment social⁶. » L'exercice de l'imagination, comme un dépassement de la raison dominante dans l'*impérialisation* des rapports de production, suppose l'incursion du déviant comme analyseur du rouleau compresseur du sociétal assujéti aux nécessités de se conformer, au sens de devenir uniforme. La poétisation du vécu et de la vie comme système de déréglementation suppose de sortir du modèle régnant, au sens monarchique !

« [I]l me semble que la pensée poétique advient, imprévisiblement, quand et seulement une forme de vie transforme une forme de langage et quand une forme de langage transforme une forme de vie, les deux inséparablement⁷. » Courir le risque – de se tromper, d'errer, de tâter l'hors-territoire – c'est choisir, dans la qualité quantitative des possibilités, dans l'agir.

La poétisation du vécu reste une intrusion dans le relatif des composantes, dans l'hégémonie du vraisemblable

c'est qu'il n'y a d'art...

Je veux dire que l'art et la vie devraient devenir essentiellement poétiques. Plus précisément, je définirais le « sens de la poésie » comme le fait d'apprécier les loisirs, la « poésie » comme organisation créative de ces loisirs et les « poèmes » comme élargissements de l'espace de la liberté. En ce siècle, tant semble avoir été dit à propos de l'art, et le contraire aussi. Une chose est certaine : la grande leçon de l'art moderne est celle de la liberté, car l'art est ce que nous faisons et nous faisons ce que nous voulons. À présent, il devient nécessaire d'incorporer la leçon de l'art en tant que liberté de l'esprit dans la vie quotidienne de chacun, afin que celle-ci devienne un art de vivre⁸.

qu'inconfortable...

Dans la transformation de l'économie, le vecteur d'affirmation du dispositif créatif suppose une *déterritorialisation* dans la trame, la grille, l'ordonnance, au sens de formaliser, d'agencer. « Certain existent, les autres ne sauraient pas tarder⁹. » L'art rencontre la vie parce que ce sont des substances vitales dans l'agrandissement de la spectaculaire « média-marchandisation ». Trouver des moyens de soustraire l'exercice de l'éthique fusionné à l'esthétique, dans le lien, suppose de sortir la production artistique des réseaux branchés sur l'économisme. Les pratiques artistiques, comme poétiques, sont des déversements allogènes, des virus dans les strates des conditionnements.

occupant une position... au-delà de l'hégémonie des institutions.

L'artiste s'apparente au ciment social sans sa capacité de lier tout comme « la nature lie par la variété et le mouvement, et l'art, émule de la nature, multiplie les liens, les varie, les diversifie [...] »¹⁰.

Nous devons sentir cet appartenance à la nature, car c'est l'« homme » qui appartient au territoire, et non le territoire qui appartient à l'« homme ». Nous devons substituer la possession à l'interaction, les divers systèmes de propositions de « formes de vie » suscitant un dégageant des structures de la convention.

Les valeurs reliées à l'autogestion des divers processus, comme une respiration, sont un souffle, un passage, une structure énergétique en extension dynamique dans la présence des molécules.

En ce sens il faut revenir à la morphologie humaine, ne plus orienter en fonction des critères institutionnels. Les critères artistiques et culturels ne doivent pas être déterminés – conditionnés – par la modélisation instituée. Il nous faut revenir aux manifestations du corps, sous diverses facettes.

Il faut reprendre corps. Ce n'est pas une leçon de morale, mais de corporalité. Reprendre corps à travers la parole, la danse, l'association, par tout ce qui fait corps. Le corps est menacé. Tous les corps sont menacés. Le corps territorial est menacé. Le corps social est menacé par le grand marché. Le corps animal et le corps humain sont menacés par les expérimentations génétiques. Il faut par conséquent reprendre tous les attributs du corps, avec la danse, avec la parole, avec l'expression corporelle, en évitant de se perdre dans le virtuel, dans la spectromanie de fantômes politiques à la Bill GATES. Il est extraordinaire que nous retrouvions à l'origine de notre civilisation européenne, dans le judéo-christianisme et chez les Grecs et les Latins, la négation du corps au profit de l'esprit. Toute notre culture a consisté à limiter le corps au profit de l'esprit. Même l'horreur des camps de concentration est liée à cette volonté d'élimination corporelle.

Nous arrivons de nos jours à la nécessité opposée, réhabiliter le corps. C'est très important pour l'art : il n'y a pas d'art sans corps. Il n'y a pas de christianisme, comme je l'ai dit, sans incarnation. On a peut-être oublié, dans les dix derniers siècles, que la religion chrétienne est une religion du corps. On a voulu l'oublier au bénéfice de l'esprit. Maintenant il faut impérativement sauver le corps¹¹.

Le philosophe Paul VIRILIO pose bien ici le problème de notre rapport culturel ou sociétal comme une condition de sauvegarder les rapports d'harmonie, d'intégration, de faire du festif !

S'immiscer comme particule et réceptacle, s'immerger comme fait de nature, ne plus s'opposer comme dans la traditionnelle dialectique nature/culture. Nous sommes des dispositifs naturels et devons nous responsabiliser dans les diverses formes de traitement, dans l'indéterminisme des procédés.

« La problématique qui se sert de la composition, de la forme, perd ici toute sa valeur ; dans l'espace total, forme, couleur, dimensions n'ont pas de sens ; l'artiste a conquis sa liberté intégrale, la matière pure devient pure énergie ; les obstacles de l'espace, l'esclavage du vice de la subjectivité sont rompus ; toute la problématique artistique est dépassée. »

La nouvelle conception artistique dépasse l'esthétique traditionnelle pour défendre une éthique de la vie collective¹².

Revenir aux relations humaines dans les rapports de convivialité, contre le modèle de la forme économique. Ainsi, l'art s'éloigne du produit pour s'immiscer dans les gestes et rouages, dans les réseaux comme les tissus.

« En ce XXI^e siècle, les sociétés spectaculaires ne peuvent tolérer l'existence en actes d'une alternative historique condamnant la logique de la mondialisation marchande : elles peuvent négocier des marchandises conflictuelles, mais pas le rejet de la marchandise, c'est leur survie qui en dépend¹³. »

S'éloigner des modèles hégémoniques, des modes d'aliénation, puiser dans des valeurs simples, une alchimique transformation du sujet comme objet ; une reconnaissance d'un soi partagé dans l'agora. Puiser dans le désir de l'inconnaissable et de l'indéterminé, contre l'ostentatoire et l'impérial, contre le langage dominant à l'aide des médias de masse, de la terreur !

La société du chaos manipule des conflits religieux, sociaux, raciaux, culturels, mais ne s'y implique pas. Elle les gère comme des marchandises interchangeables : son énergie, l'énergie monétaire, ignore les états d'âme. Elle n'est pas sans rappeler un univers familier à la science-fiction : une société dégradée, une faillite de la culture, une décadence barbare cohabitent avec une haute technologie aux mains de castes plus ou moins secrètes... La subordination de la société du chaos au fétichisme marchand se traduit alors en termes redoutables ; ce qui s'incarne en elle est de nature DEMTURGIQUE, elle se situe au-delà du bien et du mal¹⁴.

En 1981, dans la revue *Intervention*, l'article « Il n'y a d'art qu'actuel » affirmait ceci :

C'est par une volonté de faire basculer les frontières entre ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas que les artistes se sont détournés des productions artistiques au sens habituel montrant alors que l'activité artistique peut être transformationnelle, permettant alors que le changement est possible. C'est la vie elle-même qu'il convient dès lors de convoquer. Le support de l'activité artistique qui s'inscrit dans le changement devient à ce moment la rue, le quartier, les luttes quotidiennes [...]. C'est en inventant de nouvelles pratiques culturelles basées sur des expérimentations extra-artistiques que les chances de faire advenir un nouvel équilibre dynamique sont pensables [...]. S'il n'y a d'art qu'actuel, c'est qu'il n'y a d'art qu'inconfortable, occupant une position au-delà de l'hégémonie des institutions¹⁵.

Renouer avec le malaxage dans les rapports sociaux, dans le délire, dans le sens de « dé » et de « lire » ; agglomérer en réseaux des moments en situations selon les contextes, par le partage – au-delà de la vente –, un transférable comme système relationnel ; s'appuyer sur des périphéries, des marginalisants, des déstabilisants, contre toutes les formes – au sens formel – justement du centralisme, qu'elles soit économiquement dominantes, virtuellement ou par les armes. La société unidimensionnelle est ses produits. « Et BRUNO peut légitimement s'émerveiller de cet univers qu'il a découvert et transmis aux temps modernes, qui « est tout entier centre et tout entier circonférence » ou dont « le centre est partout et la circonférence nulle part »¹⁶. » L'investigation des artistes, des poètes, des philosophes témoigne du gigantisme aliénant des appareils et des méthodologies conservatrices qui sont un exterminant, au sens de ne pas tolérer la différence. « Tout ce qui est général est corruptible¹⁷. » Nous aussi !

1 Tristan TZARA, « Conférence sur Dada » dans *Dada est tatou/Tout est Dada*, Paris, Flammarion, 1996, p. 270. Cité dans l'ouvrage de George BRECHT, *L'imagerie du hasard : L'écart absolu*, Paris, les Presses du réel, 2002, p. 79. 2 Pic De La MIRANDOLE, *900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, Paris, Allia, n° 550, 2002, p. 143. 3 Nuccio ORDINE, *Le seuil de l'ombre : Littérature, philosophie et peinture chez Giordano Bruno*, Paris, Les Belles lettres, 2003, p. 110-111. 4 Gianfranco MORELLI, *La dernière Internationale des situationnistes, au-delà de l'art et de la politique*, Arles, Sulliver, 2000, p. 51. 5 Robert FILLIOU, *Enseigner et comprendre : Arts vivants*, Paris-Bruxelles, Archives Lebeer/Hossmann, s.d., p. 93 (extrait en français). 6 ORDINE, *op. cit.*, p. 149. 7 Henri MESCHONNIC, *Célébration de la poésie*, Paris, Verdier, 2001, p. 35. 8 FILLIOU, *op. cit.*, p. 23. 9 Gil WOLMAN, *Défense de mourir*, Paris, Allia, 2001, en couverture extérieure. 10 Giordano BRUNO, *Des liens*, Paris, Allia, 2001, p. 42. 11 Paul VIRILIO et Enrico BAJ, *Discours sur l'horreur de l'art*, Lyon, Atelier de création libertaine, 2003, p. 37-38. 12 *Manifeste contre rien pour l'exposition internationale de rien*, 1960, cité par Piero MANZONI, *Contre rien*, Paris, Allia, 2002, p. 36-38. 13 Jordi VIDAL, *Résistance au chaos*, Paris, Allia, 2002, p. 16. 14 VIDAL, *id., ibid.*, p. 56. 15 Richard MARTEL, « Il n'y a d'art qu'actuel », *Intervention*, nos 10-11, 1981, p. 28. 16 Philippe FORGET, « Giordano Bruno et l'annonce de l'immense », *Giordano Bruno et la puissance de l'infini*, l'Art du comprendre, n° 11-12, avril 2003, p. 22. 17 Pic De La MIRANDOLE, *op. cit.*, n° 134, p. 47.